

## L'atlas linguistique de la Gascogne

Il n'est pas d'usage de présenter une présentation. Mais on comprendra que je tiens à manifester ma joie de voir terminé un des atlas régionaux que j'ai mis en chantier à partir de 1939. La guerre, l'occupation, qui ont ralenti nos travaux préparatoires sans me décourager, et les années qui s'accumulaient sur ma tête me faisaient craindre de n'assister à aucun achèvement. Grâce à l'ardeur et à la ténacité de mes collaborateurs gascons, j'ai pu être témoin d'une œuvre accomplie. Je les remercie du fond du cœur et au nom de la science, qu'ils ont bien servie.

Et pourtant cet atlas gascon, distancé au départ par plusieurs autres, avait débuté sous de fâcheux auspices. Le premier enquêteur désigné, M. Tranchant, avait été tué au début de la guerre. Mon collègue Millardet (qui devait diriger l'atlas), souffrant et découragé, m'avait passé la main, et le maître des études gasconnes, Edouard Bourciez, qui devait nous aider de ses conseils, était mort.

Dès que je fus entré en relations avec mon collègue Bouzet, le spécialiste du Béarn, la situation changea : sa finesse d'observation, son expérience linguistique me furent infiniment précieuses. Il m'aboucha avec l'abbé Lalanne, qui se révéla comme un dialectologue de classe et qui se mit au travail avec une conscience extrême et un enthousiasme juvénile. Enfin mon collègue de Toulouse, Henri Gavel, m'envoyait à Luchon son meilleur élève, qui devait lui succéder, Jean Séguy, alors à la veille de passer le concours d'agrégation ; après une heure d'entretien, j'avais la conviction que cet étudiant serait bientôt un maître, et qu'il avait l'étoffe d'un organisateur et d'un chef : je ne m'étais pas trompé. En dehors de mon enseignement à l'École des Hautes-Études, suivi par M. Bouzet, des exercices sur le terrain assurèrent assez vite la coordination des trois enquêteurs principaux. Si l'abbé Lalanne et M. Bouzet ont fait chacun leurs enquêtes dans leur secteur respectif (Gascogne maritime ; Béarn), M. Séguy, tout en se réservant un certain nombre d'enquêtes, a formé une équipe dont j'ai pu contrôler l'homogénéité. C'est à lui que j'ai passé en 1950 la direction de l'atlas.

Je veux rendre hommage, pour terminer, à l'ardeur, à la conscience, au désintéressement de mes collaborateurs, comme à ceux des autres atlas. Ils fournissent avec joie un travail — et quel travail ! — qui n'est

pas rémunéré, le Centre de la Recherche ne pouvant que rembourser les frais d'enquêtes. Encore ceux-ci sont-ils parfois minimisés par des enquêteurs trop scrupuleux. Comme je faisais remarquer, un jour, à l'abbé Lalanne, la modicité de sa note de frais, il me répondit : « Il m'est arrivé, pour dîner, de manger du raisin avec des vendangeurs : c'est très hygiénique à mon âge. » D'autres ne reculent pas devant les courses les plus fatigantes. Mlle Lay s'excusait, une fois, de m'envoyer des questionnaires un peu maculés : « Je les avais mis à l'abri dans mon sac de montagne, mais la pluie, ce jour-là, a été si tenace dans un déplacement assez long, qu'elle a fini par filtrer à travers mon imperméable. »

Voilà des enquêtes qui ne sentiront pas, je suppose, « l'atmosphère du cabinet de travail ».

Albert DAUZAT.

D'aucuns vont penser que présenter un travail encore inachevé constitue une gasconnade typique. Chaque peuple a ses travers : les uns n'hésitent pas à faire le procès de méthodes dont les fruits ne sont pour l'instant que des promesses; d'autres ont la faiblesse de considérer avec indulgence l'ébauche de leur propre ouvrage et de célébrer par provision des mérites encore virtuels... Nous espérons pourtant être aisément absous, si l'on veut bien croire que nos enquêtes sont terminées. Dès novembre prochain, toute la récolte sera engrangée, et nous pourrons nous mettre à l'exécution des cartes. Le plus difficile de notre tâche est donc fait. Dans l'inventaire que nous allons en dresser, nous envisagerons successivement la façon dont nous avons recruté et formé nos enquêteurs, la méthode de nos enquêtes, le choix des informateurs; l'aire et les points d'enquête, la liaison ALF-NALF, le projet des cartes. On terminera par une confrontation des résultats d'Edmont et de ceux que nous avons obtenus : à un point déterminé, et d'une façon générale.

Rappelons une fois pour toutes que les principes évoqués ici sont ceux de M. Dauzat, tels qu'il les a formulés dans sa brochure « Le Nouvel Atlas linguistique de la France par régions ». Nous ne prétendons pas avoir inventé quoi que ce soit.

*Les enquêteurs*

Trois systèmes principaux ont été jusqu'ici mis en œuvre :

- 1) L'enquête est confiée, à chaque point, à un autochtone possédant parfaitement le dialecte; les enquêtes se font alors par correspondance (enquêtes de Sacaze 1887, de Bourciez en 1895, Atlas allemand). —
- 2) Le même investigateur fait toutes les enquêtes de l'atlas; il est doué d'une oreille éprouvée, mais il ignore les dialectes qu'il relève; et de surcroît, ce n'est pas un linguiste (Edmont). —
- 3) Les enquêtes sont réparties entre quelques linguistes très avertis, bien au courant des dialectes, mais non autochtones. —

Nous avons totalement rompu avec le deuxième système. Quoi qu'on ait pu écrire ou dire en sa faveur, il nous a paru inconcevable qu'un homme ne comprenant rien aux réponses des informateurs puisse fournir un relevé sûr. En admettant qu'il entende d'une façon irréprochable, il notera exactement ce qu'on lui dit; mais il notera n'importe quoi. Qui plus est : la proposition suivant laquelle un étranger entendrait mieux les sons qu'un autochtone est évidemment une contre-vérité. C'est un truisme qu'une oreille non adaptée vibre mal à des phonèmes inhabituels : une longue accoutumance est nécessaire, pour saisir nettement une langue étrangère, parlée chez eux par les autochtones, même si l'on a étudié cette langue durant les années d'école. A plus forte raison un homme mis pour la première fois en présence d'un idiome tout nouveau restera-t-il sourd à ce qui est pour lui inouï. On verra qu'Edmont, malgré la finesse exceptionnelle de son oreille, n'a pu échapper à ce défaut inéluctable. Il paraît aussi (v. Pop, *La Dialectologie*, p. 122) que la qualité de linguiste comporte en soi certaines infirmités qui nous rendent inaptes à l'enquête linguistique. Cela doit être vrai pour toutes les disciplines, et il vaudrait alors mieux ne plus confier les herborisations aux botanistes, le télescope aux astronomes et la critique des atlas linguistiques aux auteurs d'atlas linguistiques : ainsi serait-on certain de n'avoir pas affaire à des observateurs bourrés de préjugés.

Nous n'avons point, pour autant, retenu la solution de l'enquête par correspondance. Dans cette méthode, les correspondants qui s'offrent entendent et contrôlent parfaitement le dialecte qu'ils relèvent; ils opèrent dans leur milieu naturel —

condition peu négligeable. — Mais, dépourvus de toute formation spéciale, il ne leur est pas possible de faire l'analyse articulatoire des phonèmes et, partant, de les enregistrer clairement. Ils utilisent des systèmes de transcription hétéroclites et personnels que le directeur de l'entreprise doit ensuite interpréter comme il peut. Souvent « amateurs de patois », ils sont hantés par des préoccupations extra-scientifiques, et il peut leur arriver de dissimuler un trait authentique pour l'amour d'une forme plus « correcte ».

Si bien que la meilleure des méthodes jusqu'ici mises en œuvre est celle de l'AIS : des enquêteurs ayant une connaissance approfondie de la langue à relever, et en même temps linguistes éminents.

Or, il nous a paru qu'il était sans doute possible de perfectionner ce système excellent, en lui adjoignant quelques avantages du premier. Nous avons essayé de constituer une équipe d'enquêteurs originaires des régions qu'ils allaient prospecter, ayant une pratique directe des dialectes à étudier, et en même temps munis d'une formation scientifique suffisante. (L'ennui, bien entendu, est qu'aucun de nous ne peut prétendre, même de loin, à la science de l'un quelconque des trois enquêteurs de l'AIS.) L'idéal eût été d'avoir des linguistes originaires de chacun des points d'enquête : il va sans dire que cette limite n'a été atteinte que dans un minimum de cas. Chaque enquêteur a d'abord « fait » sa commune natale, puis a rayonné tout autour. Le P. Lalanne a même rayonné fort loin, puisque, Landais, il a visité plus de soixante points de la Gascogne maritime. De même le Béarnais Bouzet a relevé tout le Béarn. Mais à l'Est, on a pu serrer de plus près le principe de l'enquêteur autochtone. Quatre s'en sont tenus à leur commune natale : les autres, comme nous l'avons dit, ont parcouru le terroir environnant, mais sans sortir (sauf un cas) des limites où ils auraient cessé d'être acceptés comme « gens du pays ». Car, à notre sens, c'est là l'essentiel : opérer dans un climat de sympathie, de compréhension et d'amitié. On n'a peut-être pas, jusqu'ici, tenu suffisamment compte de ce facteur moral, qui pourtant conditionne en grande partie la spontanéité et l'authenticité des résultats. Si Edmont, comme nous le verrons plus loin, a récolté une telle quantité de gallicismes effarants c'est que le sujet le tenait pour un « franchimand »

raseur, dont on pouvait se délivrer au plus court en lui donnant le premier mot venu. Au contraire, quand l'enquêteur travaille dans sa propre famille — le meilleur questionnaire m'a été fourni par une jeune fille s'informant auprès de sa grand-mère, — quand il se présente dans une maison amie, ou à tout le moins, quand il peut évoquer des liens, des souvenirs, et surtout quand il est en mesure de s'adresser aux gens dans leur propre langue, tous les obstacles s'aplanissent. Pour rendre service, pour être aimables, les témoins s'évertuent à donner les « vrais mots », à prononcer exactement « comme ici », puisque le monsieur ou la demoiselle a précisé qu'il recherchait cela « pour faire un livre sur le patois ». L'accueil que nous réservent nos informateurs est bien souvent émouvant : M<sup>lle</sup> Lay est littéralement adoptée par un ménage de vieux cultivateurs perdus dans les coteaux du Gers; l'abbé Bernès est retenu pour célébrer le mariage de la fille de la maison...

Mais dès que nous sortons de notre espace vital personnel, nous sentons poindre de petites aspérités. Aucun enquêteur du Couserans n'ayant pu être recruté, j'ai dû confier cette région à Manuel Companys, Catalan de la province limitrophe de Lérida, et à Laurence Lay, native de Lannemezan. Dans un bourg où l'on en est encore à Montluc et Montgomery, Companys, à cause de son horrible barbe noire, a été pris pour un missionnaire catholique par les protestants, et inversement. A Bethmale — l'un des coins les plus retirés et les plus farouchement particularistes des Pyrénées — M<sup>lle</sup> Lay a été d'abord assez fraîchement reçue, bien que je lui eusse personnellement préparé l'opinion : on se souvenait encore de l'enquête linguistique de Schönthaler, et cela donnait à penser...

Mais on ne manquera pas de nous objecter : « Comment compter, avec une telle pluralité d'enquêteurs, sur une unité de perception et d'enregistrement phonétiques ? » La difficulté existe, est connue et a été prévue, et nous pensons l'avoir réduite aux moindres proportions. Voici comment.

Trois enquêteurs principaux ont été directement formés par M. Dauzat : le P. Lalanne, J. Bouzet et moi-même. Et ceci nous donne l'occasion de proclamer notre attachement et notre affection au maître sans lequel le NALF n'aurait jamais existé : il nous a suivis pas à pas, il nous a instruits, guidés et contrô-

lés, il nous a communiqué le feu sacré. Les méthodes que nous exposons ici sont les siennes. — C'est donc M. Dauzat qui nous a donné le la, qui nous a appris à écouter et à transcrire. Par des confrontations, nous avons réalisé entre nous une unité d'autant plus facile que les parlers gascons présentent un phonétisme relativement très simple. A mon tour, j'ai constitué une équipe d'enquêteurs recrutés parmi mes étudiants de philologie romane à la Faculté des Lettres de Toulouse. Tous ont reçu une formation linguistique solide : ils sont titulaires de l'un des certificats de philologie (classique, française, espagnole) et le plus souvent du certificat d'études supérieures méridionales. De plus, pendant un an, je les astreignais à un entraînement spécial : formation de l'oreille, dictées et transcriptions phonétiques en variant constamment les témoins, analyse minutieuse du questionnaire, technique approfondie de l'enquête, exercices dirigés sur le terrain, enquêtes d'essai et critique. Ce n'est qu'après ce dressage que chaque élève se voyait consacrer enquêteur pour sa région d'origine (quelquefois pour une seule enquête dans son village !). Quelques-uns, au bout d'un an de travail et d'essais, ont été éliminés pour vices irrémédiables d'audition. Les enquêtes effectuées ont toutes été examinées dans le détail par mes soins, et si quelque chose me paraît suspect dans le vocabulaire ou la morphologie, je n'hésite pas à renvoyer l'enquêteur sur place pour vérifier et compléter.

### *Méthode d'enquête*

Le but essentiel est de donner au lecteur de l'Atlas une image fidèle de la langue au point donné; de la langue en tant que fait social et relativement stable. Sous prétexte de faire des instantanés intouchables, nous ne pouvons admettre qu'on fixe des erreurs, des quiproquos, des données fausses ou des accidents linguistiques sans passé ni lendemain. Il ne faut pas oublier que l'enquête est un artifice, qui gênera toujours plus ou moins la manifestation spontanée du langage, quelques précautions qu'on prenne : nécessairement de ces conditions anormales naissent des phénomènes tout à fait spéciaux, sans rapport avec le langage, et qu'il convient d'éliminer. Mais les chances de production de ces anomalies sont inégalement répar-

ties : en phonétique, on peut les considérer comme nulles, car on ne voit pas comment la prononciation pourrait être influencée par la question ou la périphrase énoncées en français, langue séparée par un abîme du phonétisme gascon. Je dis à mes élèves : « En phonétique, vous êtes des *machines* : enregistrez exactement ce que vous entendez; les particularités individuelles ne sauraient en aucun cas être suspectes : ce sont tout au plus des faits de parole, susceptibles un jour ou l'autre de devenir des faits de langue, étant socialisés. » Il en est tout autrement du vocabulaire, où trois cas sont à distinguer : 1) le quiproquo. Nous demandons « table », et le sujet, qui a compris de travers, répond « chaise » : accepter serait proprement inepte. — 2) le gallicisme. Si le gallicisme répond à une question périphrastique ou à une question muette posée en montrant l'objet, on l'admet sans discussion : c'est qu'il est dans l'usage réel. Mais si le gallicisme calque le mot français énoncé par l'enquêteur, on réagit. Bien souvent d'ailleurs interviennent les témoins secondaires : « Puisque le monsieur cherche le patois, il ne faut pas lui donner des mots français. » Quelques sollicitations, un instant de repos, suffisent à faire surgir de la mémoire fatiguée le terme autochtone : s'il est déclaré vieilli par les témoins, les deux sont enregistrés, avec un signe spécial pour l'archaïsme. — 3) les trous. Les enquêteurs savent que je suis le cartographe, et qu'à ce titre, le point d'interrogation est mon cauchemar. On ne se résigne au blanc que si l'objet n'existe pas au point d'enquête (par exemple l'orvet, l'intermédiaire du mariage, certaines plantes, etc.). Sinon, c'est une poursuite acharnée, et l'enquêteur ne quitte la localité qu'après avoir réussi, ou interviewé un nombre de personnes tel qu'il puisse estimer le zéro irrémédiable.

Il en va de même en matière de morphologie : mais là, les risques sont beaucoup plus limités, et le quiproquo seul est à surveiller : confusion de temps, de personnes. En ce domaine, seul un enquêteur connaissant la langue peut exercer un contrôle efficace : un étranger ne peut qu'enregistrer passivement les pires bévues.

Le relevé des faits de syntaxe pose des problèmes insolubles. On est bien obligé de faire traduire un bout de phrase française, et à chaque instant, le calque peut se produire. En règle générale, nous avons pris ce qu'on nous répondait : le résultat

est que nos cartes de faits syntaxiques n'offrent guère de moyens de comparaison sûrs entre les divers points. « Il faut que j'aïlle à l'église » est tantôt traduit tel quel, tantôt tourné par « Il me faut aller à l'église ». Faire rétablir d'après un plan uniforme serait une extorsion caractérisée; ce n'est que dans quelques cas évidents de gallicismes grossiers que nous nous sommes autorisés à faire rectifier par le sujet lui-même, en lui demandant s'il n'y avait vraiment pas moyen de dire autrement. Les données syntaxiques du NALF devront donc être considérées comme isolées, difficilement transférables d'un point à l'autre : la coexistence d'un tour différent est toujours à supposer. Des nuances subjectives, dont il est tout à fait impossible de tenir état dans un atlas, guident le choix des sujets parlants entre les diverses possibilités qu'offre la langue : le *style* n'est pas seulement affaire de langue écrite. De plus, on constate l'existence très réelle d'un polymorphisme syntaxique : par exemple pour la place du pronom enclitique dans les tournures infinitives du type « Il faudrait être sourd pour ne pas l'entendre ». Les faits syntaxiques que nous donnons ne sont que des indications : on n'étudie pas la syntaxe avec un questionnaire.

Dans la recherche du vocabulaire, on a eu le plus possible recours aux questions périphrastiques, de façon à éviter de prononcer le mot français pouvant donner lieu à un calque. Très souvent on a procédé par gestes — la meilleure des méthodes, celle qui évite la *traduction* — par exemple pour le relevé des noms des parties du corps, des difformités physiques.

Les objets présentant un intérêt ethnographique (véhicules, araires, jougs, corbeilles, etc.) ont été dessinés, et le détail de leur nomenclature soigneusement noté.

### *Les sujets*

Le questionnaire est rempli d'un bout à l'autre avec les réponses d'un sujet unique. Rarement les informateurs secondaires fournissent des doublets, qui seront spécialement signalés. A la fin de l'enquête, le résidu de questions non remplies par le témoin principal (une quarantaine en moyenne) a dû être forcément comblé par d'autres informateurs : mais comme il s'agit toujours de mots isolés, cela ne tire pas à conséquence.

Le principe du sujet unique n'a subi que de rares entorses, dont je ne suis pas responsable. On sait qu'Edmont, accablé par une besogne inhumaine, fixait ses points d'enquête suivant les commodités des transports et des hôtelleries de son temps. C'est-à-dire qu'il avait une prédilection pour les villes et les bourgades. Obligés de repasser sur ses traces, nous nous sommes heurtés dans ces cas aux pires difficultés : l'occitan ne se parle plus couramment dans les grandes agglomérations, et ceux qui le pratiquent encore ignorent tout du vocabulaire rural très spécialisé que nous recherchons (foin, élevage, etc.). Voulant jouer franc jeu, nous avons toujours pris un sujet principal dans la ville même ; mais des séries entières de questions ont dû être remplies dans des fermes situées à la périphérie du territoire communal : c'est le cas, par exemple, de Saint-Gaudens, que j'ai exploré moi-même.

Les sujets ont toujours été choisis natifs de la localité. L'âge moyen est la cinquantaine. Dans leur très grande majorité, il s'agit de cultivateurs, et d'hommes (tout a été dit sur les différences que présentent les hommes et les femmes, et nous avons fait les mêmes constatations que nos prédécesseurs). Je persiste toutefois dans l'opinion que j'exposais ici même (juillet 1947) : les résultats les plus sûrs, les plus authentiques et les plus nets m'ont été fournis quand j'ai eu la chance — extrêmement rare d'ailleurs — de pouvoir m'adresser à un instituteur ou à un prêtre originaire du lieu enquêté, y résidant et possédant parfaitement le dialecte.

On sait qu'il est parfois très malaisé de trouver des informateurs complaisants à l'époque des grands travaux agricoles : le meilleur moyen est de leur proposer un coup de main en échange de leurs renseignements. Les jeunes gens de mon équipe sont rompus à ce genre de sport, surtout en ce qui concerne les fenaisons.

#### *Le questionnaire.*

Il nous a été donné, et, pour assurer un minimum de liaison entre les divers atlas régionaux, nous l'avons accepté tel quel, par discipline. Dans l'ensemble, le choix des questions s'est révélé très judicieux, et tout a bien rendu. Les déficiences sont : 1) absence presque totale de questions touchant l'activité

psychique et affective (l'occitan, langue de civilisation très ancienne, possède encore dans ces domaines un vocabulaire riche). 2) Malgré quelques articles prévus exclusivement pour le Poitou, le Béarn, etc., un très grand nombre de « spécialités » locales sont laissées dans l'ombre (vie pastorale, technique du cidre pyrénéen ; moyens de transport excluant la roue ; aucun chapitre sur la pêche, la vie côtière, etc.). Les auteurs du questionnaire ont su trouver une bonne solution moyenne pour toute la France, et le désir parfaitement justifié de référer nos enquêtes à celles de l'ALF a contraint de reprendre en grande partie l'assortiment de Gilliéron. Mgr Gardette, dans l'Atlas du Lyonnais, a préféré centrer ses enquêtes sur les nécessités locales. Pour notre part, nous nous en sommes strictement tenus au plan d'ensemble. Mais nous devons d'ores et déjà envisager la mise en chantier d'un atlas pyrénéen, d'ailleurs franco-espagnol (résolution du *Primer Congreso internacional de Pireneistas*, San Sebastián, septembre 1950) : car l'Atlas linguistique de l'Espagne (en cours) présente les mêmes lacunes que les autres atlas nationaux.

Signalons enfin que certains articles correspondent à des dénominations mononymes d'une telle uniformité qu'il paraît inutile d'en dresser les cartes, du moins lorsqu'on ne relève pas de différenciations phonétiques notables : une mention très condensée suffira.

#### *L'aire et les points d'enquête.*

Notre aire couvre tout le domaine linguistique gascon. Elle est enfermée dans le périmètre suivant : pointe de Grave — confluent de la Dordogne — Pellegrue — Marmande — Garonne jusqu'au confluent de l'Ariège — col de Port — faite des Pyrénées — pic d'Anie — limite linguistique basque — rivage de l'Atlantique. Le territoire ainsi défini équivaut à peu près à la superficie de la Suisse. Tout autour du domaine, on a relevé un cordon de points non gascons qui permettent de déceler les oppositions caractéristiques : 10 points languedociens, 1 péri-gourdin, 4 points d'oïl (2 gabaches et 2 gabays), 1 point basque dans un village *charnégou* (c'est-à-dire « bâtard » : Labastide-Clarence), où les 3/4 de la population parlent béarnais et 1/4 le basque : on a relevé les deux langues, pour montrer les interfé-

rences possibles ; si les conditions le permettent, nous mettrons un point catalan d'Espagne et deux ou trois points aragonais en bordure de la frontière.

Le nombre total de nos points est de 174 (plus du triple des points ALF). Ils sont séparés par une distance moyenne de 16 kilomètres. On ne les a pas disposés suivant un carroyage géométrique, et il ne faudra pas s'étonner de voir dans nos cartes des espaces vides et des grappes de points : les premiers correspondent à des massifs montagneux inhabités, à des landes désertes, et aussi à des régions où le morcellement dialectal est peu accusé (Gers) ; au contraire, on a serré les points là où les lignes de clivage se multiplient, de façon à les saisir (limite est du domaine, nord des Hautes-Pyrénées).

#### *Liaison ALF-NALF.*

Le NALF n'a nullement été imaginé en vue de rendre l'ALF inutile. Il s'agit seulement de compléter ce dernier, de corriger ses erreurs, de permettre de confronter l'état des patois à cinquante ans de distance. Bien des commodités et bien des progrès ont été sacrifiés pour assurer cette liaison et faciliter les comparaisons. Nous avons repris toutes les localités visitées par Edmont ; nous gardons son système de points de repère, et les nouveaux points sont figurés par le chiffre ALF suivi de l'orientation : 676 (Riscle ALF), 676 N (Nogaro), 676 NO (Aire), 676 O (Geaume), 676 SO (Garlin). Nous nous servons du même système de transcription (complété dans certains sens, allégé dans d'autres, v. p. 253). Le choix des articles du questionnaire a été déterminé par le désir de permettre le plus grand nombre possible de comparaisons entre l'un et l'autre atlas.

#### *Les cartes.*

Le questionnaire comprend 960 articles ; certains nécessiteront plusieurs cartes : nous arriverons environ à 1.200 cartes. La présentation et le procédé de tirage seront ceux de l'*Atlas du Lyonnais*. Croquis et cartes-objets avec signes de groupement portés sur les cartes linguistiques également du même type que dans l'*Atlas du Lyonnais*. Mais nous devons dire tout de suite que l'illustration et, en général, la partie ethnographique, n'atteindront pas l'abondance de cet ouvrage.

En tête du premier volume figureront des notices relatives aux témoins (âge, profession, origine) et aux caractères linguistiques généraux des points enquêtés : nous reprendrons en somme la formule de la « Notice servant à l'intelligence des cartes » de l'ALF, mais avec une précision plus grande.

*Comparaison de l'ALF et du NALF Gascogne.*

Il nous déplaît d'opposer l'œuvre d'Edmont à la nôtre, et nous nous en serions abstenus, si certaines prises de position récentes ne nous contraignaient à défendre nos principes en montrant que leurs fruits sont meilleurs. Car l'œuvre d'Edmont et de Gilliéron reste un monument impérissable : les quelques lézardes ou défauts de détail que nous allons signaler n'en compromettent nullement la solidité. Quand on voudra faire une étude sur un fait général du domaine gallo-roman, c'est toujours à l'ALF qu'il faudra revenir. Nous travaillons, nous, dans le détail.

Avant de critiquer Edmont, nous tenons à confesser notre admiration pour ce preux des anciens âges. Qui parmi nous aurait le courage épique de recommencer son pèlerinage harassant ? Et pourtant nous sommes presque tous — sauf moi — motorisés. Comment, d'autre part, ne pas s'étonner que cet Artésien Picard, perdu dans l'hermétisme de nos parlers aquitains, opérant dans des conditions matérielles et morales désastreuses, frôlant à chaque pas le traquenard, s'en soit en somme tiré tout à son honneur, et ait commis un pourcentage d'erreurs qui aurait pu prendre des proportions ruineuses, s'il s'était agi d'un investigateur moins doué ?

Nous allons d'abord comparer ALF et NALF au point 790, Castillon-en-Couserans (Ariège). Pays de moyenne montagne ; civilisation montagnarde. Bourgade, chef-lieu de canton, 700 habitants. Conditions d'enquête aujourd'hui médiocres, l'occitan étant en régression dans les agglomérations. Edmont y a fait son enquête en 1900 ; c'était sa 435<sup>e</sup> ; né à Saint-Pol (Pas-de-Calais), il avait largement dépassé la cinquantaine. Son sujet était un aubergiste, âgé de 35 ans, natif. — Mlle Lay a fait son enquête à Castillon les 14 et 15 juillet 1950 ; c'était sa 20<sup>e</sup> ; née à Lannemezan (Hautes-Pyrénées), elle avait à ce moment-là 26 ans. Son sujet principal était une paysanne de 60 ans ; plus

deux témoins accessoires de 60 et 70 ans, cultivateurs, tous natifs (1).

### PHONÉTIQUE

Les déficiences *constantes* d'Edmont, en ce qui concerne nos régions, ont été depuis longtemps constatées. Rappelons en premier lieu celle qui affecte la perception et la notation de l'accent d'intensité. On sait qu'Edmont souffrait de l'incapacité commune à la plupart des Français du Nord, tant qu'ils n'ont pas reçu une certaine éducation linguistique : non seulement ils n'arrivent pas à placer correctement l'accent lorsqu'ils parlent une langue étrangère, mais il leur est impossible d'entendre les différences d'intensité syllabique. Si bien que les accents d'intensité marqués par E. n'ont aucune signification (il a très souvent confondu avec le léger ictus initial). On n'en finirait plus de relever au seul point 790 les proparoxytons fabuleux (l'occitan les ignore comme le français), les mots sans accent ou accentués tout de travers : nous avons renoncé à les faire entrer dans le décompte de notre statistique. (Une étude de Krzepinski, *Revue de philologie française et de littérature*, XXVII, 1-61, sur les changements d'accent dans les patois, n'est qu'un tissu d'erreurs ahurissantes, étant uniquement fondée sur les données de l'ALF : v. Grammont, *RLR*, 57, p. 497.)

Rohlf's a très justement signalé (*Gascon*, p. 4, n. 2) qu'Edmont ne sait pas distinguer *n* ordinaire et *n* vélaire; *r* et *rr*. Millardet (*RLR*, 61, 37) observe qu'il ne reconnaît pas *l* vélaire, et qu'il note *n* vélaire final par *-âk*, *-ãk*, etc. Pour les Landes, voir ici-même les remarques du P. Lalanne (1947, 105 sqq.). De plus, Edmont n'indique jamais les différences entre *b*, *d*, *g* occlusifs et relâchés (fait très important dans le Sud-Ouest); en revanche, il s'attache à opposer longues et brèves, alors qu'il suffit de savoir une fois pour toutes (sauf cas particuliers que nous continuons à noter) que la syllabe accentuée est plus longue que les autres (même principe dans l'*Atlas du Lyonnais*); de même, il est généralement vain de chercher à distinguer le degré d'ouverture des voyelles extrêmes *i* et *u*, qui, dans nos dialectes, sont toujours moyennes.

(1) L'enquête de Mlle Lay sera désignée par L., celle d'Edmont par E. Dans les rapprochements, les données de L. seront citées en premier lieu.

Voici maintenant ce que donne la comparaison phonétique de L. et de E. à Castillon.

*Divergences phonétiques minimes.* — Sur 29 cas, on en a : 15 dus au polymorphisme (*ê/è* dans suff. *ARIU*; *ó* et *ò* en finale; *hòu/hò*, etc.).

1 où L. donne une forme très individualisée, E. une forme plus normale : *askalo* : *èskalo*. Inverse : 2.

10 où L. paraît avoir entendu juste, tandis que E. a pu commettre une légère erreur (*éstréto* : *éstréto*; *hùnt* : *hùt* (*u* nasal) (2)). Inverse : 1. Mais il serait injuste d'insister sur ces cas, où les différences peuvent toutes s'expliquer par le polymorphisme et le changement de témoins. Les 10 que nous aurions tendance à porter à l'actif de L. relèvent moins d'une certitude que d'une impression fondée sur notre expérience du gascon pyrénéen.

*Divergences phonétiques importantes.* — Sur 49 cas relevés, on en a :

8 représentant une erreur d'audition incontestable de E., au bénéfice de L. Inverse : zéro. Exemples : *brēñ* : *brē* (*ē* fermé), *añgwañ* : *éngwan* (à ce point, *n* final suivi de consonne se palatalise, v. Rohlfs, *Gascon*, § 391 : Edmont n'entend pas la qualité des nasales finales); « tu viens » *béngés* : *béngé*; « il fait » *ké hè* : *ké hēyt* (dans ces deux cas on hésite à reconnaître deux incroyables quiproquos morphologiques : les formes E. signifient respectivement « venir » et « j'ai fait » !); *gwél* : *wél* (exemple d'audition *filtrée*), etc.

7 cas où L. donne une forme très locale, voire individuelle, E. du gascon de la plaine, en quelque sorte *littéraire*. Inverse : 3. *krédés* : *krézés*; *purétus* : *pulétus*; *awitatš* : *wéytats*; *dimiši* : *dimèsé*, etc.

4 cas où E. donne un calque de la prononciation française. Inverse : zéro. *kwédé* : *kudé*; *biulétos* : *-étos*; *tamburèu* : *-ou*, etc. On sent que l'aubergiste devait parler devant son client une sorte de gascon endimanché (v. alinéa précédent), dans l'obscur désir de lui faire honneur et de montrer qu'à Castillon on n'est pas des sauvages. Les témoins de 1950 étaient trop familiers avec M<sup>lle</sup> Lay pour éprouver les mêmes complexes.

(2) L'imprimerie de la revue n'a pas le *u* nasal, pas plus que le *c* barré qui note *ch* dans ALF et NALF, et que nous transcrivons ici par *š*.

Ici ce n'est plus l'oreille d'Edmont qui est responsable, mais les mauvaises conditions *morales* dans lesquelles il travaillait.

11 cas dus au polymorphisme : *sérido/-ro* ; *kanép/-t* ; *séгур/si-*, etc.

16 cas décèlent trois évolutions phonétiques certaines qui se sont réalisées durant le demi-siècle séparant les deux enquêtes.

a) Disparition de *y* second élément de diphtongue dans *éy* + consonne, dans *-óy* final (désinence verbale) : *kwét* : *kwéyt* ; *wét* : *wéyt* ; *lèt* : *lèyt* ; *pès* : *pèyš* ; *pudyò* : *pudyòy*. Le plus souvent, E. note le *y* en petit, ce qui indique que l'évolution était déjà amorcée.

b) *io* fin de mot (accent sur *i*) est passé à *yo* : *dyo* : *dio* ; *garyo* : *gario*. Ce traitement est très polymorphe en Couserans et Comminges; mais *yo* devient de plus en plus fréquent, et les communes où *io* subsiste se réduisent peu à peu.

c) Les dernières traces de la nasale finale romane ont disparu (quelle que soit la valeur réelle de la nasalisation notée par E., il est certain qu'il a encore entendu quelque chose). *ma* chez les deux prouve que le processus commençait à aboutir vers 1900; mais *tawa* : *-ã* ; *gra* : *-ã* ; *u* : *u* nasal ; *-u* : *-u* nasal, constamment. Sur ce point, le Couserans tend depuis longtemps à se séparer du Comminges (où *-n* > *n* vélaire solide) pour se rattacher au languedocien de Foix et au gascon de la plaine.

#### MORPHOLOGIE ET SYNTAXE

Sur 28 cas observés, on en a :

3 où L. a raison contre E. Inverse : zéro. L. indique qu'on emploie la négation *nu* en parlant aux personnes qu'on tutoie, *nani* dans le cas contraire (usage général dans tout le S.-O.) : E. a inféré de son contexte que *nu* répondait à une question positive, *nani* à une question négative ! De même pour l'affirmation *tyo/wi* ; « jouer aux quilles » *aras kiłos* : *a éras* (aphérèse inévitable : article contracté) ; « tiens-toi » *ténté* (paroxyton) : *tént* (enclise asyllabique impossible).

5 où L. donne des formes locales et E. des formes normalisées ou de la plaine. Inverse : 1. « de l'école » *déra* : *dèla* (article de plaine) ; « tuile » *téulé* : *téulo* (le féminin est beaucoup plus répandu) ; « personne ne me croit » *arrés* (montagne)

*nuñ kréts* (plaine) : *digus* (plaine) *nuñ kréts* (local) : les deux s'équilibrent.

2 où L. donne une forme autochtone alors que E. fournit un calque français. Inverse : zéro. « sang » fém. : masc.; « j'en veux moins » *mès pètit* : *méns*.

2 erreurs de E. causées par un quiproquo non corrigé, E. ne pouvant contrôler la réponse du témoin. Inverse : zéro. « vous devriez » traduit par 2<sup>e</sup> pers. du sing.; « il buvait » traduit par « je buvais ».

14 divergences dues au polymorphisme : *kè/kèy*; *és ké/akéris ké*; *prés* (partic. de prendre)/*préngutš*; *két kau kara/ké kau karatš* (place de l'enclitique variable); *draubit/ùbritš* (partic. de ouvrir), etc.

#### VOCABULAIRE

Sur 134 divergences relevées, nous en avons :

14 où L. donne des formes très localisées, E. présentant des mots ubiquistes. Inverse : 2. « serrure » *pañ* : *sarrajo*; « sil-lon » *suk* : *régo*; « tordre le linge » *asturri* : *torsé*; « trou-peau » *éskats* : *trupèts*; « piler le sel » *ésklaha* : *pila*; « chaîne » *kadyo* : *kadéno*; « génisse » *jungo* : *bédéro*; « linge » *hardo* : *linjé*; « mai » *matš* : *may*, etc.

7 où le mot donné par E., par suite d'un malentendu, constitue un véritable contresens. Inverse : zéro. « bancal » *kamitòrt* : *éstrupyatš* = estropié !; « coutre » *sègo* : *kutètš* = couteau !; « putois » *pudént* : *gammartré* = marte !; « noyau » *òs* : *klèsk* = coquille !; « chiffon » *targè*, *rrètal* : *pédas* = pièce pour mettre aux habits !; « toit à porcs » *parrék* (paroxyton) : *tèt* = toit de la maison !

8 où E. donne un gallicisme pour un objet qui n'existe pas à Castillon (L. présentant naturellement un blanc). *pulio* « pou-lie à foin »; *tréno* « traîneau » (on ne se sert que de la charrette); *šar* « char » (même remarque); *šèvræfæl* (il n'y en a pas); *urñéro* « ornière » (peu de boue dans les chemins, sol pierreux); « ver blanc du hanneton » (non observé), etc.

10 où E. n'obtient aucune réponse contre L. +. (Inverse : 5; c'est sur les noms de plantes que L. se fait battre par l'excellent botaniste qu'était Edmont.) Orvet, hanneton, liseron, nielle, frelon, petit lait, orgelet, pondre, tamiser, matou.

13 dus au polymorphisme (synonymie).

2 où L. a un blanc contre E. +, la chose ayant disparu depuis cinquante ans : chènevis, écuelle.

73 où L. obtient le mot gascon, le plus souvent endémique, E. ne donnant qu'un calque français. Inverse : 1. « profond » *klututš* : *prufunt* ; « quenouille » *hurséro* : *kénujo* ; « racine » *rrais* : *rasino* ; « sentier » *kaminòt* : *santyè* ; « seuil » *sula* : *antrado* ; « souris » *rratòt* : *suryo* ; « viande » *kar* : *byando* (celui-ci d'ailleurs largement attesté dans les Pyrénées centrales) ; « après-dîner » *bréspado* : *après dinado* ; « aboyer » *layra* : *abuya* ; « alouette » *lauzèto* : *aluéto* ; « arc-en-ciel » *ark* : *arkansyèl* ; « automne » *urrado* : *outono* ; « avant-hier » *délajé* : *aban jèr* ; « bégayer » *kékéja* : *bégéya* ; « bercer » *krusa* : *bersa* ; « bouse » *bwaso* : *buzo* ; « caverne » *tuo* : *kabèrno* ; « chardon » *karsé* : *tšardu* ; « ciel couvert » *émbrumatš* : *kubrit* ; « dévider » *déba* : *déybida* ; « écorce » *pélo* : *skòrso* ; « épi » *kabél* : *éspio* ; « escalier » *éskalo* : *éskalé* ; « fagot » *hèš* : *fagot* ; « fermez » *barradz* : *fermadz* ; « figure » *karo* : *figuro* ; « finisse » *akabé* : *finiso* ; « flamme » *halamu* : *flamo* ; « genévrier » *djébé* : *jéñèbré* ; « goitre » *gitèr*, *bušou* : *gwatro* ; « guêpe » *bèspo* : *gèpo* ; « hameau » *hurasta* : *amèo* ; « hibou » *tšuhu* : *ibu* ; « janvier » *jè* : *janbyè* ; « jusqu'ici » *déntyosi* : *juskozasi* ; « lavoir » *lawadè* : *lawèr* ; « lézard vert » *ludèr* : *lèzart* ; « louchon » *gèrlé* : *luša* ; « moelle » *mudjo* : *mwèlo* ; « noisetier » *mato* : *nwazétyè* ; « baratte » *burryèro* : *barato* ; « béquille » *éšańko* : *békilo* ; « betterave » *juto* : *bétorrabo* ; « blanc d'œuf » *lèrmé* : *blan* ; « chouette » *gawèko* : *šuéto* ; « cosse » *bajòk* : *kòso* (ce mot existe bien, mais signifie « la louche » !) ; « fenouil » *huł* : *fénuł* ; « foyer » *larè* : *fuyè* ; « gluant » *pégént* : *gluént* ; « grapiller » *kapurla* : *grapiła* ; « résine » *ampuro* : *rézino* ; « salamandre » *salamano* : *salamandro*, etc., etc.

Les résultats consignés dans ce dernier paragraphe valent la peine qu'on s'y arrête un instant. Qu'on ne dise pas que le français patoisé recueilli par Edmont présente une valeur scientifique possible. Comment soutenir que ces gallicismes dénotaient une tendance de la langue vers une francisation de plus en plus poussée ? Que tel mot non gascon surgit au cours de l'enquête était la forme virtuelle des jours à venir ? Alors qu'aucun des soixante et treize monstres inviables fabriqués

par le sujet d'Edmont n'a survécu : au cours d'un demi-siècle, pas un n'a réussi à prendre consistance. Précisons bien que la plupart de ces mots, pour une personne sachant tant soit peu le gascon, sont véritablement atroces : un paysan qui les hasarderait aujourd'hui, même par jeu, serait immédiatement invité par ses pairs à se taire ou à parler carrément français; le mélange (*karruñ*) (3), français dans gascon ou gascon dans français, est en effet senti comme le signe d'une ignorance grotesque. Si l'on voulait affirmer à tout prix la réalité objective des gallicismes de E., il faudrait admettre que les Castillonnais âgés de 35 ans en 1900 parlaient un gascon moins pur que ne font aujourd'hui leurs enfants : supposition absurde. La vérité est tout autre : les gallicismes de E. ont été artificiellement provoqués par les conditions mêmes de son enquête, et n'ont jamais eu d'existence réelle, ni dans la langue, ni même dans la parole de Castillon. L'aubergiste, fatigué par l'exercice, accablant pour lui, de la traduction, n'avait qu'un souci : se débarrasser au plus tôt d'un client fâcheux, sans pour autant le contrarier; le plus simple étant de répéter sa question, vaguement déguisée d'une terminaison patoise, quand le mot du crû ne venait pas. Il avait dû s'apercevoir très vite que le questionneur n'était pas en mesure de distinguer le vrai du faux. Tout au contraire, la bonne vieille paysanne qu'interrogeait M<sup>me</sup> Lay faisait de son mieux pour rendre service à cette aimable jeune fille sachant fort bien « parler patois », et du reste peu disposée à accepter des vessies pour des lanternes. Ajoutons que 50 % environ des mots énumérés dans le dernier paragraphe furent de véritables révélations pour M<sup>me</sup> Lay : étrangers à son parler natal, elle ne les avait jamais relevés dans ses enquêtes précédentes (4).

#### *Bilan de la comparaison*

Essayons maintenant de fixer le bilan de cette comparaison. 666 articles ont pu être comparés. 425 présentent dans les

(3) Au propre le mot signifie « mèteil ».

(4) J. Boutière : « Dans quelle mesure y a-t-il recul ou altération des dialectes de la France méridionale ? » (*Revue de linguistique romane*, 1936, 266-269), a confronté l'enquête d'Edmont au Mas d'Azil avec ses expériences personnelles. Il aboutit exactement aux mêmes constatations que nous en ce qui concerne le vocabulaire : p. 269, il donne une longue liste de gallicismes donnés par Edmont et tout à fait inusités.

deux atlas une concordance parfaite (64 %); 241 présentent des divergences (36 %).

Ces divergences se décomposent comme suit :

29 de phonétique minime, soit 12 % des divergences.

49 de phonétique importante, soit 20 % des divergences.

27 de morphologie-syntaxe, soit 11 % des divergences.

136 de vocabulaire, soit 57 % des divergences.

Déduction faite des divergences dues au polymorphisme (53 : 22 %) et à l'évolution (18 : 7,2 %) :

14 sont au passif de L., soit 5,8 % des divergences.

152 sont au passif de E., soit 65 % des divergences.

Les deux passifs se décomposent comme suit :

	L.		E.		
Ponétique minime	3	1,2 %	11	4,6 %	des divergences
Phonét. importante	3	1,2 %	19	7,9 %	id.
Morph.-syntaxe	1	0,4 %	12	5 %	id.
Vocabulaire	7	3 %	114	47,5 %	id.

Dans les divergences de vocabulaire, au passif de E., 75 gallicismes représentent 30 % de l'ensemble des divergences. Référées à l'ensemble de la comparaison (666 articles), les divergences au passif de E. atteignent 23,5 % (parmi lesquelles les erreurs de vocabulaire = 18,6 %, dont 11 % de gallicismes ou un peu plus de 1 mot sur 10).

**Le coefficient d'amélioration de L. par rapport à E. peut donc se chiffrer approximativement :**

$$\frac{(152-14) \times 100}{666} = 20 \%$$

Ce chiffre serait à diminuer légèrement, si l'on dégageait E. de toute responsabilité touchant les divergences de phonétique minime.

On voit ainsi que dans la proportion des 2/3 les deux enquêtes se confirment mutuellement. Un assez bon nombre d'écarts sont dus tout simplement au polymorphisme : on n'a peut-être pas suffisamment envisagé, jusqu'ici, cet aspect des faits linguistiques, qui constitue cependant une indiscutable réalité. D'autre part, la confrontation des deux relevés a permis de déceler trois évolutions phonétiques notables. Mais la plus grande partie des divergences est imputable à des erreurs subjectives d'Edmont, ou à des accidents objectifs dus aux conditions médiocres de son travail. On notera que les défauts dans

la reproduction des phonèmes sont relativement peu nombreux (on a depuis longtemps vérifié qu'Edmont avait l'oreille juste), mais constants et parfois graves. Le déchet principal provient du vocabulaire, et nous pensons avoir démontré que nos méthodes ont pu très sensiblement améliorer les résultats de la récolte.

Par ailleurs, le P. Lalanne a fait les constatations suivantes en ce qui concerne le domaine qu'il a exploré (Gascogne maritime) : « Des phénomènes généraux intéressant des milliers de cas, sur des surfaces très étendues, semblent avoir échappé à Edmont : la vélarisation *paŋ, maŋ* recouvre plus de 6.000 kms<sup>2</sup>. Edmont ne la signale nulle part.

— Le *nasillement*, *pâ* ou *paa* en notation félibréenne, résultant de la chute de *n*, recouvre plus de 1.000 kms<sup>2</sup> en Orthésie. Il n'est pas signalé.

— Changement de mouillure finale. A l'est de mon secteur, Landes centrales et Armagnac, sur plus de 1.000 kms<sup>2</sup>, tout *l* final devient un *ñ* : *trabaŋ* > devient *trabañ*. Le phénomène est ancien. Edmont ne l'a pas soupçonné.

— Aspiration. Plusieurs points des bords de la Gironde-Garonne n'aspirent plus *h*. Et il est vrai que cette évolution est, en partie et en certains points, postérieure au passage d'Edmont, comme on le constate à Castelnau, où, dans la famille Fleur, les grands-parents aspirent encore, tandis que le fils (40 ans) n'aspire plus. Edmont n'a pas constaté cette évolution et il note partout l'aspiration normale, qui était déjà fort entamée.

— Finale atone *œ, u, o* : *hémnœ/hémno/hémnu*. J'ai raconté la dispute à laquelle j'ai assisté entre le père et le fils Fuzelier (70 et 40 ans). Le père prétendait avoir prononcé toute sa vie *hémnu*. Le fils assurait n'avoir jamais entendu que *hémnœ* (comme j'entendais moi-même en diction courante). Mais deux autres sujets, dont le maire, prononçaient également *hémnœ* en diction courante et *hémnu* en diction appliquée. Mais comment s'expliquer que, pour ce village de Cissac 549, Edmont ait noté *hémno*, dont personne ne parle aujourd'hui ?

— L'enquête la plus troublante est celle du point 683, Pouillon (racontée vol. I, p. 21). Tout le village est aujourd'hui, comme il l'était certainement il y a 40 ans, du « parler noir ». Comment Edmont l'a-t-il tout noté en clair ? » (Th. Lalanne,

*L'indépendance des aires linguistiques en Gascogne maritime*, 2<sup>e</sup> atlas, p. 111-112).

Il s'agit de défauts d'audition, de témoins mal choisis (celui de Pouillon était encore un aubergiste !), d'évolutions. Mais nous voyons apparaître une autre cause de déficiences tout à fait indépendante d'Edmont : la maille du filet de l'ALF est beaucoup trop large et laisse échapper quantité de faits du plus haut intérêt. Millardet le constatait dans la RLR, LXI, 53, et von Wartburg écrit : « L'image qu'il donne [l'ALF] du trésor linguistique ressemble à un paysage de collines dans une mer de nuages ; seuls les sommets émergent ; quant aux dépressions sur lesquelles s'élèvent ces hauteurs et forment le lien organique entre elles, elles restent dissimulées sous le voile opaque des nuages. » (*Problèmes et méthodes de la linguistique*, p. 133.)

Voici, pour nous en tenir à la phonétique, quelques aires insoupçonnables dans ALF et qui apparaîtront dans l'Atlas gascon.

1) En Bethmale-Lez (Ariège), les vélaires et dentales latines sourdes palatalisées se comportent exactement comme en castillan-aragonais (sans qu'il y ait le moindre contact géographique), et aboutissent à une sifflante interdentale sourde. Ce fait, d'un intérêt prodigieux, a totalement échappé aux investigations d'Edmont, car l'aire minuscule qu'il recouvre (300 kms<sup>2</sup>) confronte juste aux limites communales de Castillon-en-Couserans. Il a été signalé pour la première fois par l'Allemand Rohlfs (*Gascon*, § 371).

2) En Aspe-Barétous (325 kms<sup>2</sup>), les sourdes intervocaliques latines se maintiennent telles quelles, en liaison avec l'aragonais : ALF passe à côté.

3) Au centre de la Haute-Garonne et à l'est du Gers, une aire ellipsoïdale très vaste (1.000 kms<sup>2</sup>) présente  $\bar{u}$  latin  $>$   $\alpha$  : Edmont s'est arrangé pour l'encadrer sans y toucher (sauf quelques indications mitigées et très incertaines à Lombez).

4) Dans les vallées de Larboust, Barousse et Nistos, le continuateur de  $v$ ,  $b$  latins initiaux, de  $-p-$ , est prononcé en position intervocalique  $v$  bilabial et très souvent comme  $v$  français (au lieu du  $b$  relâché commun à tout le S.-O.) : 450 kms<sup>2</sup>.

5) Le Port (Ariège) est déjà entièrement languedocien, mais présente le trait gascon de la chute de  $n$  intervocalique. Et  $-l-$

(fait unique dans le S.-O.) y aboutit à une vélarisation non occlusive voisine de zéro.

6) Bourg-d'Oueil, Melles, le val d'Aran maintiennent *a* final ; la Barousse, tout à fait isolée, présente *æ*. Rien de tout cela dans ALF.

7) Edmont a relevé les dialectes provençaux et franco-provençaux d'Italie. Mais il a ignoré le gascon du val d'Aran, politiquement espagnol (1.200 kms<sup>2</sup>).

8) D'une façon générale, le dégradé des traits gascon aux frontières nord et est du domaine n'apparaît nullement dans ALF, alors que, pour bien le mettre en valeur, nous avons multiplié les points d'enquête sur ces marches.

Quant à l'enrichissement des connaissances lexicales, il n'est pas possible de préciser jusqu'où il atteint : mais on peut, sans forfanterie, l'affirmer très considérable. A chacune de nos enquêtes, nous voyons se révéler des mots absolument inconnus jusqu'à ce jour.

L'Atlas gascon sera-t-il un instrument de travail utile ? Nous n'avons à notre disposition que les matériaux bruts, et déjà le P. Lalanne en a tiré son ouvrage magistral *L'indépendance des aires linguistiques en Gascogne maritime*, qui constitue un événement dans la science dialectologique ; sans compter ses articles *Panorama dialectal du littoral gascon (Annales de l'Institut d'Etudes occitanes, 1950, 115-123)*, *La limite nord du gascon (ici même, 1951, 135-152)*, *Une coupe dialectale : l'axe lexical Alpes-Océan (Annales du Midi, avril 1951, 149-162)*, *Facteurs d'évolution dialectale en Gascogne maritime : villes et campagnes (Mélanges Dauzat, 285-289)*. Nous sera-t-il permis de rappeler nos modestes études : *Une carte d'essai de l'Atlas gascon : chauve-souris (ici même, 1950, 273-276)*, *Orvet = orgelet (Mélanges Dauzat, 285-289)* ; cours sur les noms pyrénéens des animaux sauvages (Université de Barcelone, septembre 1950), où nous nous sommes principalement efforcé de montrer tout le parti qu'on peut tirer de l'Atlas gascon. Disons-le tout net : pas une de ces études, grandes ou petites, n'eût été, ne disons pas réalisable, mais concevable avec les seuls matériaux de l'ALF.

Est-ce à dire que notre atlas soit le chef-d'œuvre du genre, destiné à éclipser tous ceux qui ont déjà été faits ? Que nos méthodes soient les seules valables, en dehors desquelles il ne

peut y avoir qu'erreur et échec ? Nous n'avons jamais prétendu, nous ne prétendrons jamais cela : nous nous contentons de travailler honnêtement dans notre petit coin, avec pour seule ambition de donner une image fidèle de notre langue, telle qu'elle est et telle que nous l'aimons. Si nous avons pu faire progresser les méthodes d'investigation dialectale, tant mieux : mais en prenne qui voudra. Nous sommes persuadé qu'on peut faire aussi bien par d'autres voies. Qui plus est, nous connaissons très bien les imperfections de notre ouvrage. Il nous paraît toutefois inutile de prendre la peine de les énumérer : les bonnes volontés ne manqueront certainement pas pour nous suppléer en cette besogne.

Jean SÉGUY.

\*  
\*\*

P. S. — L'atlas auvergnat, que je viens de mettre en chantier avec M. Mazaleyrat, assistant à la Sorbonne, sera limité à la Basse-Auvergne et à ses confins Ouest et Nord (superficie sensiblement égale à celle de l'atlas du Lyonnais de Mgr Gardette). M. Nauton prépare l'atlas de la Haute-Auvergne et du Velay (avec les confins Sud et Est).

Le programme de l'**Atlas de la Basse-Auvergne** (avec justification des points choisis, carte, spécimens de dessins) sera publié dans le prochain numéro du *Français moderne*.

A. D.